

Bernard-Henri Lévy :

“Attention à l’antiaméricanisme”

Avec “Récidives” *, un volumineux recueil de textes et d’entretiens sur tous les grands enjeux de notre époque, BHL persiste et signe. Opposant résolu à l’intervention des Etats-Unis en Irak, le philosophe n’en combat pas moins la tentation de diaboliser la “grande démocratie américaine”. Explications.

Propos recueillis par Joseph Macé-Scaron et Alexis Lacroix

Bernard-Henri Lévy rassemble ses coups de cœur et ses coups de colère de ces dernières années en plus de 1 000 pages dont un certain nombre d’inédites. Dans le droit fil de ce que Maurice Clavel nommait « le journalisme transcendantal », il visite ce début de XXI^e au parfum de fin de siècle. Conscient « d’aggraver son cas », le philosophe combattant cherche le contact, la confrontation. Le débat et nous prouve une nouvelle fois que, selon le mot de Foucault, c’est dans les secretions du temps que l’on a une chance de percevoir la vérité d’une époque.

■ *Le Figaro Magazine* – Dans « Qui a tué Daniel Pearl ? », votre livre précédent, vous parliez de la guerre en Irak comme d’une « absurde, tragique erreur de calcul historique ». Maintenez-vous ce jugement ?

Bernard-Henri Lévy – Oui, bien sûr. Je rentrais, à l’époque, du Pakistan. J’avais vu, là-bas, des menaces autrement plus terrifiantes en train de se mettre en place dans l’indifférence quasi générale. J’étais tombé, notamment, sur la piste d’Abdul Kader Khan, ce père de la bombe atomique pakistanaise dont on a fini, au bout d’un an, par admettre officiellement ce que je criais, alors, dans le désert, à savoir qu’il était à l’origine d’un gigantesque trafic nucléaire en direction des Etats voyous. Alors, face à cela, face à la protection donnée à Khan par l’armée et les services secrets de son pays, face à ses liens avec Al Qaïda dont, par parenthèse, la presse ne parle pas encore mais dont j’avais, moi, après Daniel Pearl, apporté les premières preuves, il est vrai que la menace irakienne me semblait, comment dire ? un peu légère...

■ *La chute du totalitarisme soviétique aurait pu inaugurer une ère nouvelle consacrant le retour de la morale dans les affaires internationales. La guerre en Irak ne marque-t-elle pas surtout une défaite de la morale ?*

Non. Du point de vue de la morale, cette guerre était plutôt juste. C’est politiquement

qu’elle était désastreuse. Regardez, un an après, la situation. Embrassement général du pays. Les chiïtes basculant massivement dans le djihad. Al Qaïda prenant pied dans une zone nouvelle. Le fanatisme usurpant le beau nom de résistance pour martyriser les cadavres des GI. Rarement guerre d’ingérence aura débouché sur une débâcle si massive. Rarement si cruel démenti aura été infligé aux buts avoués d’une intervention. Les Américains en Irak ? Une situation exemplaire d’ange qui fait la bête. Le cas d’école d’une moralité inattaquable rattrapée par ses effets induits. Je me méfie toujours, voyez-vous, des discours qui exhortent les dirigeants politiques à la morale. Et, depuis déjà bien longtemps, je préfère qu’un homme politique, plutôt que de plagier les moralistes, agisse en bon politique. En Irak, les néoconservateurs américains, enivrés par la justesse de leur cause morale, ont négligé de prêter attention aux conséquences involontaires, c’est-à-dire proprement politiques, de leurs entreprises. Comme il eût été préférable que l’administration Bush, avant de se lancer dans cette aventure absurde, fit, vraiment, de la politique !

■ *Pouvez-vous préciser ?*

La question de l’islam, par exemple. Vous connaissez mon avis sur la question. La guerre des civilisations, c’est un des leitmotivs de *Récidives*, n’oppose pas l’Occident et l’islam. La ligne de fracture, la vraie, passe ailleurs, à

l’intérieur de chaque aire civilisationnelle séparant ceux qui parient sur la démocratie et les droits de l’homme et ceux pour qui ce idéal ne signifie rien. Alors, voilà. Parce qu’ils ont adopté une conception vulgaire et frontale du choc des civilisations, les néoconservateurs de Washington ont été incapable d’entendre les voix de tous ces musulmans plus nombreux qu’on ne le croit, qui se battent pour l’instauration de l’Etat de droit. Ils ont été aveugles à l’existence de cette frontière intérieure à l’islam qui partage un islam d’obscurité et l’islam lumineux des enfants de Massoud. En sorte que, là non plus, la grande démocratie américaine n’a pas failli à la morale mais a échoué par moralisme : si elle s’est enfoncée dans les sables du désert irakien, c’est parce qu’elle a placé la pureté de son éthique de conviction dans la cabine de pilotage : faute des néoconservateurs, leur erreur imparable, c’est de s’être montrés, en l’espèce, de piètres stratèges.

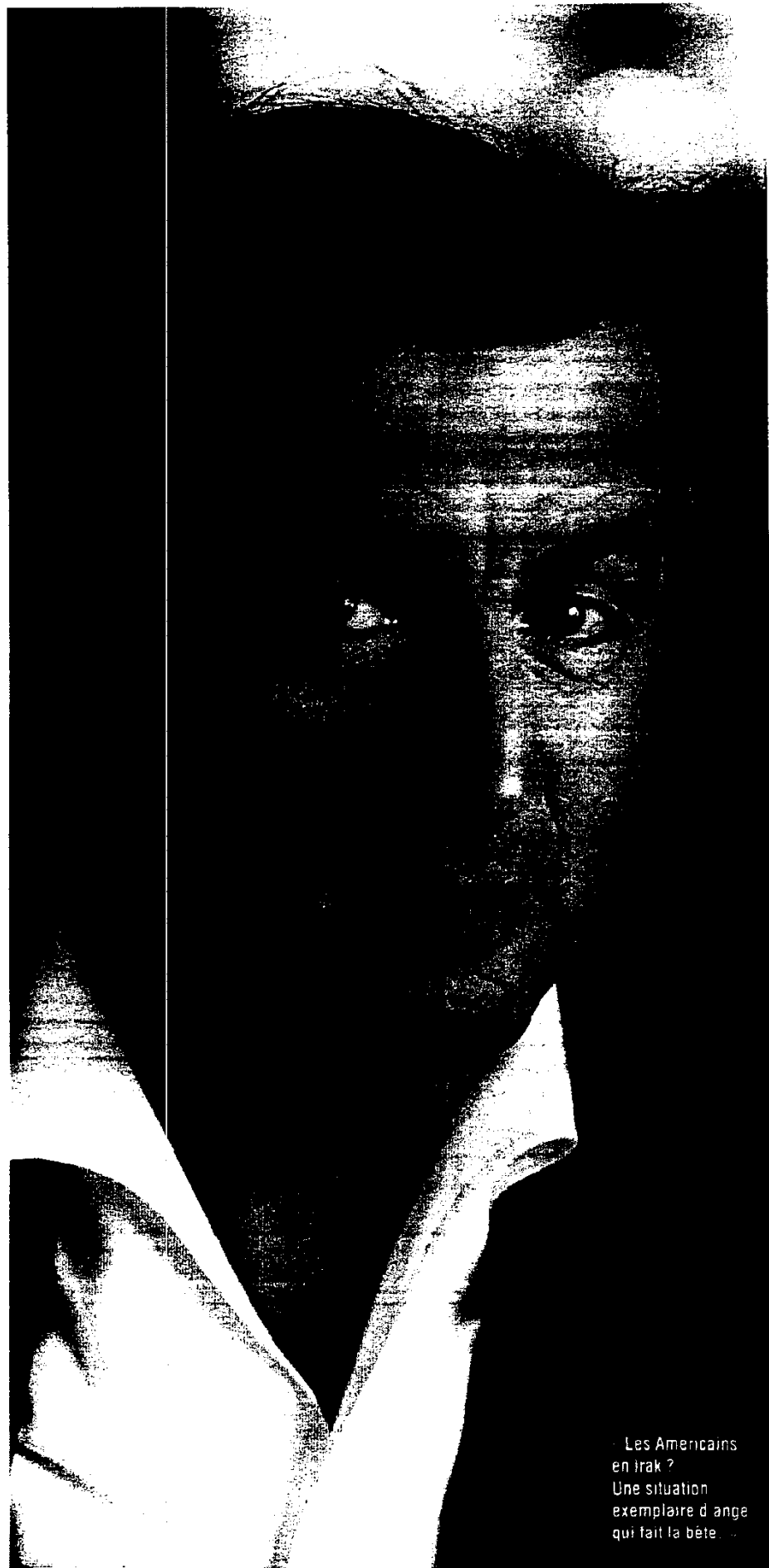
■ *Et l’Europe ? Où est sa faute ?*

L’Europe a certes placé la politique au-dessus de la commande. Mais elle l’a souvent fait dans le mépris de la liberté des peuples du Moyen-Orient et dans l’indifférence la plus cynique au sort du plus martyrisé d’entre eux, le peuple irakien. Je suppose que, pour faire de la bonne politique, il faut se situer à mi-chemin entre l’amoralisme européen et le moralisme des néoconservateurs.

■ *Aurait-il été possible, dans cette affaire, de garder le juste milieu, alors que, sur les deux rives de l’Atlantique, on ne tolérerait que des opinions enrôlées ?*

Attendez. Que les Américains se soient trompés est une chose. Leur coller tous les péchés du monde sur le dos et, notamment, cette honte de peuple enrôlé, drogué à la propagande et prêt à pratiquer une sorte de croisade à l’envers, c’en est une autre qui, personnellement, me semble très dangereuse. Attention à l’antiaméricanisme. Attention à cette vieille passion française et, désormais, planétaire qui fédère qu’il y a de pire dans les inconscients politiques, extrême gauche et extrême droite confondues. Qui a enrôlé qui dans cette affaire ? Qui a déclaré la guerre à l’autre ? N’importe. Ce qui déplaît aux champions de l’apaisement, c’est Ben Laden qui a foudroyé l’Occident en déclarant une guerre totale à tous les démons.





Les Américains
en Irak ?
Une situation
exemplaire d'ange
qui fait la bête.

PHOTO HANNAH / AGENCE UPALÉ

crates de la terre. Ce sont les séides d'Al Qaida qui attisent la guerre des cultures, en donnant à cette notion une dimension planétaire et prescriptive. Les Occidentaux se sont contentés de mener, de conserve ou dans la division, des ripostes plus ou moins habiles, plus ou moins rusées, mais des ripostes.

■ **Le grand clivage transatlantique ne se reconstruit-il pas sur la définition même du terrorisme ?**

Peut-être. Mais, alors, quel leurre ! Et quelle folie ! C'est le piège que tend aux Européens le chantage djihadiste. C'est tout le sens de ces déclarations récentes, attribuées au numéro un ou deux d'Al Qaida, selon lesquelles une attitude conciliante, ou des concessions, à l'égard de l'islamisme suffiraient à déjouer la rage des terroristes. Et ils sont nombreux, les Européens, à être disposés à le croire, ils sont nombreux à penser, sans doute de bonne foi, que tout crime commis contre l'Occident est une réponse au « scandale » de son hégémonie. Le problème, c'est que c'est faux. Idiot et faux. Si le nouveau Premier ministre espagnol, José Luis Zapatero, confirme le retrait du terrain irakien des troupes espagnoles et multiplie les déclarations lénifiantes, il ne détournera pas la foudre des terroristes : son attitude, nouvel avatar du munichisme européen, ne servira qu'à désarmer ses compatriotes.

■ **L'Europe peut-elle se réveiller ?**

Tant qu'ils croient leurs intérêts vitaux préservés, les peuples n'inclinent guère à la bravoure. Quand, en 1941, les Américains ont compris que le nazisme étendrait ses ailes noires jusqu'à eux, ils ont décidé, en un sur-saut de lucidité, d'en découdre avec ce que Léon Blum appelait le « fanatisme idolâtre ». L'Europe se réveillera symétriquement le jour où elle prendra conscience du fait qu'elle n'est pas à l'abri de la rage des djihadistes et que les farwas de ces derniers la concernent autant que les Etats-Unis. En attendant, la vérité doit être dite aux peuples européens. Pour un activiste d'Al Qaida, pour les militants des groupes islamistes pakistanais que j'ai croisés, le monde est ainsi structuré que Madrid est une ville de Etats-Unis et la France, quelles que soient ses prudenances, une province de l'empire du Mal. Il faut tout notre nombrilisme ethnocentrique pour croire le contraire. Il faut tout notre provincialisme pour croire que, depuis Karachi

●●● JF

"Il y a un léger détail que l'on a peu vu. C'est la connotation maurassienne"

ce type de distinguos subtils entre adversaires plus ou moins résolus de la secte puisse avoir le moindre sens.

■ **L'Europe, qui a son « Monsieur Terrorisme », le Néerlandais Gijs de Vries, peut-elle avoir une ligne de défense commune ? Ou doit-elle, au contraire, apporter sa contribution à la lutte internationale contre le terrorisme ?**

Les deux, bien sûr. Sauf qu'en ce qui concerne la ligne de défense commune européenne j'ai, hélas, les plus vives craintes. Je suis de ceux qui, vous vous en doutez, s'enchangent de voir les anciennes nations captives d'Europe centrale et européennes rejoindre enfin leur famille naturelle. Nous le leur devons. C'était une terrible dette contractée du temps - et il dura si longtemps ! - où nous nous accommodions sans écart d'âme de ce partage de l'Europe en deux aires de civilisation, presque deux temporalités, séparées par un quasi-décret du destin. Et, cette dette, il était donc essentiel, vital, de l'acquitter en opérant cet élargissement communautaire. Cela étant dit, l'élargissement change aussi la donne politique. Et nous n'allons pas tarder à découvrir qu'on ne fait pas l'Europe à vingt-cinq comme on la faisait à quinze et que l'identité politique de l'Europe aura, au moins en un premier temps, tendance à se diluer.



■ **Vous évoquez le danger d'une dilution de l'identité politique de l'Europe. Quelle est votre position sur la candidature de la Turquie ?**

Je n'ai pas d'objection de principe. L'adhésion à l'Union européenne d'un pays musulman laïque et moderne, d'un pays qui offre, qui plus est, un exemple d'islam démocratique, serait même une bonne chose. Mais cette intégration me paraît, pour l'heure, invraisemblable. Pour plusieurs raisons. A commencer par le fait que la guerre des deux islams sévit aussi là-bas et que nul ne peut aujourd'hui affirmer que le rapport de forces soit destiné à demeurer, à court terme au moins, favorable à l'islam kémaliste.

■ **Les Européens ont souvent le sentiment d'être emportés par un processus d'intégration qui reste indifférent à la question de l'identité...**

C'est vrai. Mais voilà, justement, un domaine où nos nouveaux partenaires de l'autre Europe anciennement captive ont beaucoup à nous apprendre. L'Europe est-elle chrétienne, juive, grecque, latine ? A-t-elle une part musulmane ? Sera-t-elle politique ? Morale ? Ces questions, qui font bâiller les Européens de l'Ouest, animent chez nos voisins d'Europe centrale des débats enflammés. De même, d'ailleurs, qu'une autre question encore qui fut posée par Joschka Fischer, il y a quelques années, lors d'une conversation dont j'avais publié la substance dans *Le Monde* et qui est en train de rebondir, ces jours-ci, à Prague, Budapest et Varsovie. Quelle devrait être la Constitution de l'Europe, demandait Fischer ? Sa vraie Constitution ? Celle, non pas exactement juridique, mais ontologique, qui sera, le jour venu, son sol, son socle, son « Grund » ? Et il répondait : cela ne pourra être qu'un pan de notre mémoire commune : un événement à la signification non réversible d'un pays à l'autre : un événement, si vous préférez, qui ait pour particularité d'avoir la même signification sur tout le continent ; et cet événement, concluait-il, il n'en existe qu'un et c'est Auschwitz - pourquoi ne pas armer notre future Constitution de l'injonction du « Plus jamais ça » d'Auschwitz ?

■ **Comment expliquez-vous qu'aucun dirigeant politique européen ne se soit emparé de l'initiative de Genève ?**

Par manque d'ambition, sans doute. Je me dis souvent qu'il y a, au fond, deux sortes de pessimisme. Le bon pessimisme est inséparable d'une forme de lucidité et il a toujours partie liée avec la conscience qu'au cœur de la nature humaine, un monstre est tapi qu'il importe, vaille que vaille, d'amadouer, de désarmer, de civiliser. Nos démocraties sont dominées par l'autre pessimisme, le mauvais, celui qui détourne de l'action, stérilise l'imagination et prive de l'espérance - un pessimisme anesthésique qui, lorsque tout indique le contraire, vous persuade que le destin de l'Europe se joue dans les futures cantonales : une inintelligence de l'histoire, une cécité au tragique qui, il y a trois ans, nous fit semblablement refuser d'entendre les paroles prophétiques d'un soldat du Pamshir, le commandant Massoud, venu nous alerter, quelques semaines avant la catastrophe, sur le danger majeur du siècle qui commençait.

■ **L'initiative de Genève aura-t-elle été vaine ?**

Non. Aux Etats-Unis, en Europe, en Israël même, elle a contribué à faire bouger les lignes.

Et puis, même si Yossi Beilin et Yasser Abed Rabbo n'ont été reçus par aucun chef d'Etat européen, leur plan de paix a tout de même forcé Sharon à sortir de son inertie : voilà le Premier ministre israélien forcé d'adjoindre à sa riposte militaire un embryon d'issue politique ; aurait-il, sans la pression créée par cette initiative, présenté son plan de retrait de Gaza ?



■ **Il reste une incertitude sur la marge de manœuvre personnelle du Premier ministre israélien. Ariel Sharon est-il, à vos yeux, le Georges Bidault ou le de Gaulle israélien ?**

Je connais un peu Ariel Sharon. C'est un bon militaire et un petit politicien, dépourvu d'imagination autant que de vision. Une grande politique consisterait, dans son cas, à prendre le camp adverse à contrepied, à prendre Arafat de vitesse, à le contraindre à accepter enfin cet Etat dont rien ne dit que le vieux rais palestinien l'ait jamais réellement voulu... Sharon aura-t-il l'audace d'aller au-delà du retrait annoncé de Gaza ? Deviendra-t-il, un jour, ce de Gaulle qu'appellent de leurs vœux tant d'Israéliens ? Je l'espère, mais j'en doute. L'opération par laquelle un Georges Bidault devient un de Gaulle, c'est un geste de rupture, d'insolence et de liberté par rapport à toutes les pesanteurs. Nous n'y sommes pas.

■ **En parcourant ces « Récidives », on mesure à quel point l'intellectuel que vous êtes n'a cessé, ces deux dernières décennies, d'avoir mal à Israël...**

Oui. Parce que je sais aussi qu'à l'heure de vérité, si elle advient un jour, Israël sera seul l'injustice faite à ce pays, sa diabolisation, l'ircompréhension totale dont il est victime et, j vous le répète, son esseulement, ses vrais ennemis et ses faux amis, ces antisionistes des chaucelleries et ces néoévangélistes américains qui se proclament ses alliés mais qui le lâcheront un jour ou l'autre, tout cela me bouleverse.

■ **« Le sionisme n'est pas un prénom, c'est un nom de famille », a coutume d'expliquer Amos Oz.**

le cette histoire de « parti des intelligents »”

Mais justement : dans la famille sioniste, reste-t-il encore une place pour les partisans d'une solution de compromis ?

Bien sûr. Le sionisme de Scholem, de Buber et de Benjamin, le sionisme anti-annexionniste, le sionisme qui se reconnaissait Yitzhak Rabin pour guide et qui, aujourd'hui, se reconnaît dans les propositions du plan de Genève, n'est pas parvenu, contrairement à ce qui se dit, à la fin de sa trajectoire. Je rencontre, dans le cadre de l'Institut d'études lévinassiennes que nous avons fondé, à Jérusalem, avec Benny Lévy et Alain Finkielkraut, des Israéliens d'horizons et de sensibilités très diverses. Et, à mon grand confort, tous m'expliquent, comme Amos Oz, que rien n'est plus urgent qu'un « *dit-orce bonnête* » d'avec les Palestiniens. Ces hommes et ces femmes qui enragent de voir l'interminable occupation des Territoires par Tshal corrompre la démocratie israélienne, ternir sa légendaire pureté des armes, peser sur les esprits, sont le visage du sionisme de demain. Tous parient sur une « *paix sèche* ».

■ **Une paix sèche, c'est-à-dire ?**

C'est une formule que j'avais lancée dans mon discours de réception de docteur honoris causa de l'université de Tel-Aviv et qu'ont reprise mes amis du camp de la paix israélien. J'entendais par là une paix fondée sur cette idée simple que, pour signer un armistice, il n'est pas besoin de s'aimer et de fraterniser. J'avais en tête une paix qui, une fois n'est pas coutume, prendrait acte de la disjonction de la morale et de la politique. Une démarche qui, si vous préférez encore, se fonderait sur l'exigence lévinassienne de la « *séparation des biens* » et imposerait aux Israéliens ainsi que, bien sûr, aux Palestiniens une séparation franche, sans lyrisme, sans pathos et, surtout, sans étapes ni petits pas. Après, viendra le temps de la reconnaissance éthique réciproque.

■ **La disjonction de la morale et de la politique court comme un fil rouge dans « *Récidives* ». Le paysage politique et intellectuel français n'est-il pas envahi par des prises de position inspirées par la seule morale ?**

C'est vrai. Sauf que, en même temps, les choses sont, comme toujours, plus compliquées. C'est quand même, en effet, dans l'ordre de la morale que certains des intellectuels auxquels vous pensez se sont le plus gravement déshonorés, en novembre dernier, au Forum social européen, lorsqu'ils ont réservé un accueil enthousiaste à Tariq Ramadan. Cette date, pour moi, est une date noire. C'est comme un mauvais poison aux effets lents. Et je ne suis pas sûr que les altermondialistes mesurent encore vraiment ce qu'il peut, à terme, coûter à une cause

- celle des exclus de la mondialisation, des oubliés et des incomptés du monde - qui est, par ailleurs, une cause si juste.

■ **Ce qui frappe, c'est que, depuis la publication de votre essai du même nom, l'« *idéologie française* » semble avoir totalement changé de camp : c'est à gauche, désormais, qu'elle fait des ravages...**

Non, non. Les ravages continuent de se faire, hélas, dans les deux camps. Cela dit, il y a un événement récent qui va dans votre sens. C'est la fameuse pétition des « intelligents » contre Jean-Pierre Raffarin, accusé d'avoir déclaré la « guerre à l'intelligence »...



■ **Pouvez-vous préciser ?**

Il y a un léger détail que l'on a, me semble-t-il, peu vu. C'est la connotation maurrassienne de cette histoire de « parti des intelligents ». Vous avez les deux choses, bien sûr, chez Maurras. Vous avez les réquisitoires contre la philosophie spéculative, le kantisme, le péché d'abstraction etc. Mais vous avez aussi le Maurras d'*Antoine*, celui de *Mademoiselle Monk* et, surtout, de *L'Avenir de l'intelligence* qui, dans sa guerre à mort contre le romantisme, joue à fond sur cette idée d'un « parti de l'intelligence » - en fait l'« Action française » - qu'il conviendrait de protéger des assauts que lui livrent, entre autres, les puissances d'argent et le pouvoir politique. Je ne veux pas faire d'amalgame. Mais l'inconscient des langues, des idéologies, existe. Et l'« idéologie française », dans cette petite séquence, était incontestablement des deux côtés : celui de Raffarin glorifiant l'« intelligence de la main » et celui des amnésiques des *Inrocks* convoquant, sans le savoir, les mânes du maurrassisme.

■ **Vous sentez-vous encore proche d'une gauche dont tout montre que son inventaire du totalitarisme reste encore à faire ?**

Oui, bien sûr. Car je ne crois pas du tout, grâce au ciel, que ce soit la « gauche qui, dans son ensemble, se refuse à cet inventaire. Ce qui est vrai, en revanche, c'est que vous avez une

ultragauche qui va des altermondialistes dévoyés aux islamoprogressistes, aux contempteurs d néolibéralisme « américano-sioniste » ou aux gens du *Monde diplomatique* et qui n'a, en rien compris à rien. Ce qui me gêne chez ces gens ce n'est pas tant leur chantage à la pureté, que, encurt une fois, leur amnésie, leur inculture et même, dans certains cas, l'extraordinaire record dont ils témoignent par rapport à des aînés de la radicalité - voyez, aujourd'hui encore Badiou ! - avait tout de même une autre tenu

■ **Que voulez-vous dire ?**

Je repense aux *Inrocks*. Ce drôle de texte fourre-tout qui rassemblait sous une même bannière des revendications aussi diverses que celles des infirmières, des professeurs d'éducation physique et des intermittents du spectacle... Ma génération a eu un maître qui s'appelait Michel Foucault et qui nous a notamment appris la nécessité de désertier les généralités de nous méfier des coalitions de luttes hétéroclites et, surtout, de l'urgence de leur préférer le forage dans des questions circonscrites, chacune justiciable, disait-il, d'une excavation spécifique. Cette nouvelle génération de néogauchistes a joyeusement oublié tout cela. Ils ont zappé sans remords la grande effervescence philosophique des années 70.

■ **N'est-ce pas la preuve que la gauche antitotalitaire est soumise à la surenchère d'un extrémisme qui finit par s'imposer même à ses intellectuels les plus modérés ?**

Non, je ne crois pas. Je ne crois vraiment pas du tout que cet extrémisme sans mémoire tienne tant que cela le haut du pavé. Il faut être vigilant, bien sûr. Ne rien laisser passer quand certains dérapent, par exemple, dans l'antimitisme relooké progressiste. Mais il ne faut pas non plus baisser les bras. Ni leur céder un pouce de terrain. Pour ma part, je suis plus qu jamais fidèle, par exemple, au programme de ce « *journalisme transcendantal* » dont pa lait mon ami Clavel. Je suis plus que jamais décidé - tout ce gros volume de *Récidives*, crois, en témoigne - à ne pas céder sur le sous de ce que Rosenzweig appelait les « *angoisses de la terre* ». Ces gens parlent. Ils dissertent aimablement sur la misère du monde. Ma combien sont-ils à se la colleter réellement, sur le terrain, là où la défense des damnés, de oubliés, se joue en vrai, sans polémiques de salon, et se paie parfois au prix fort, voir Dani Pearl ? ■

PROPOS RECUEILLIS PAR

JOSEPH MACÉ-SCARON ET ALEXIS LACROIX

* *Récidives*, Questions de principe IX, Grasset, 24 €, 1 008 p. Viennent d'être rééditées dans le *Livre de poésies Biblio Essais*, Questions de principe VIII, 448 pages.